

Entretien avec Sylvain Missonnier

par Jean-Luc Rinaudo

Jean-Luc Rinaudo : *Tout d'abord merci d'avoir accepté cet entretien pour la revue Cliopsy.*

Sylvain Missonnier : C'est moi qui vous remercie. Je suis vraiment ravi de pouvoir répondre pour un texte dans la revue *Cliopsy*. Parce qu'il est vrai que lorsque vous avez entrepris ce chantier d'une revue en ligne dans ce champ, il y a un peu plus de dix ans, beaucoup de collègues étaient au bord, en parlaient, en rêvaient, mais peu de projets ont abouti. Vous l'avez fait et cela fonctionne et j'en suis très admiratif.

Jean-Luc Rinaudo : *Dans un livre célèbre, Seymour Papert évoque les engrenages avec lesquels il jouait dans son enfance pour donner du sens à son intérêt pour l'informatique. Quel est ton rapport personnel et professionnel aux technologies de l'information et de la communication ?*

Sylvain Missonnier : Cette question du numérique, c'est une question d'opportunités. Je crois que depuis l'enfance, bien avant d'avoir lu Leroi-Gourhan, j'ai toujours eu une attraction pour les outils en général. Je vivais en milieu rural dans une maison entourée de champs. J'ai des souvenirs très précis d'avoir essayé de comprendre comment fonctionnait une moissonneuse-batteuse et d'avoir passé des après-midi entières sur la charrette d'un tracteur à réceptionner les ballots de foin pour les ranger. J'étais fier le jour où on m'a laissé conduire un tracteur pour quelques allers retours. J'ai donc eu une enfance pétrie de ruralité, du travail de la terre par les paysans, dans le sud-ouest, avec dans les années soixante, soixante dix, déjà ce conflit que l'on peut appeler le conflit des anciens et des modernes. D'un côté, se tenaient ceux qui considèrent que faire les foins avec un tracteur c'est la décadence, la fin d'un ordre ancien et de l'autre, souvent les plus jeunes, voire le gendre, presque un étranger à la famille, qui apporte cette idée. Je me suis donc trouvé très jeune confronté au fait que les apports récents de la technique étaient l'objet d'un débat complexe entre ceux qui désiraient l'intégrer très vite et ceux qui, au contraire, étaient frileux et les tenaient à distance.

Jean-Luc Rinaudo : *Comme la révolte des canuts à l'époque de l'invention des métiers à tisser de Jacquard*

Sylvain Missonnier : Effectivement, on retrouve répétitivement ce conflit archétypal dans l'histoire des techniques. Sur ce sujet, il ne faut pas que j'oublie de dire que mon père était chirurgien et accoucheur. Probablement que, par une forme d'identification paternelle, j'ai été amené à penser que l'art de mon père était indissociable de son outillage. Quand on visite un musée de l'obstétrique, on comprend comment les grandes découvertes techniques se construisent autour d'un conflit autour d'un outil entre ceux qui trouvent l'invention géniale et ceux qui crient à la pire des régressions. On pourrait donner les exemples en obstétrique des pinces à forceps (forceps = tenailles en latin) et, plus récemment, de la ventouse obstétricale.

Jean-Luc Rinaudo : *Donc tu avais un intérêt précoce pour les outils.*

Sylvain Missonnier : Oui, au point que, des années plus tard, lors de mes études de philosophie, où déjà il était question d'interdisciplinarité et de découverte des sciences humaines, j'avais suivi une option d'anthropologie-ethnologie. Parmi les mille pistes qu'offrait cette option, j'avais choisi un enseignement spécifiquement centré sur les outils et j'avais réalisé un relevé ethnographique très pointilleux chez un dinandier. J'ai rendu visite très régulièrement, pendant une année universitaire, à ce professionnel pour tenter de comprendre l'histoire de la dinanderie et comment il s'était positionné par rapport à ses outils. Il avait un discours extrêmement affûté sur le choix de ses outils et sur la manière de les utiliser qui marquaient son style et sa façon de travailler le cuivre et forgeaient l'exercice de son art qui n'appartenait qu'à lui seul. Nous pourrions dire qu'il avait subjectivé son rapport aux outils. C'était un travail passionnant et d'ailleurs j'ai gardé ce dossier dans ma bibliothèque personnelle.

Jean-Luc Rinaudo : *C'était avant l'éclosion de l'informatique personnelle ?*

Sylvain Missonnier : Quand l'informatique est arrivée, du fait de mon rapport à l'outil construit de façon conjointe entre un environnement rural et ce qui m'avait été transmis du côté paternel, j'ai le souvenir d'avoir acheté mon premier ordinateur (Amstrad CPC 6128) sur lequel j'avais fièrement saisi mon mémoire de maîtrise. Il fallait à l'époque avoir quelques bases, non pas de programmation, mais de codage pour ranger les fichiers sur les disquettes puis les disques durs, ou encore pour lancer une impression. Les environnements informatiques n'avaient pas l'ergonomie d'aujourd'hui, loin s'en faut. On a retrouvé cela d'ailleurs avec les premières connexions Internet. Un peu plus tard, je me suis ruiné pour un des premiers PC portable qui pesait une dizaine de kilos. L'idée qu'on puisse le déplacer était tout à fait extraordinaire. Enfin, j'ai acheté un des premiers Apple. Rétrospectivement, je peux affirmer que, dans les années quatre-vingt, aux balbutiements de l'informatique, je n'imaginais pas ma vie future sans ordinateur, même si ces machines n'étaient à l'époque que des machines à écrire perfectionnées. Après mes études de philosophie, je me suis orienté

vers la psychologie. Je prenais des notes en cours avec un stylo sur du papier et le soir, je les saisisais sur l'ordinateur. J'y prenais un grand plaisir, avec une pointe de fétichisme, c'est-à-dire d'humanisation de l'environnement non humain mécanique dont Harold Searles a bien montré l'importance, un investissement affectif, une volonté de faire entrer dans l'intimité de soi et de sa tribu le monde mécanique et technique environnant, afin qu'il ne soit plus un corps étranger mais, au contraire, une part investie et affectée de l'environnement. Objectivement, un cours bien mis en forme a une vertu tout à fait organisatrice. S'interroger sur la façon dont on organise son disque dur, dont on réalise une mise en page, sur la systématisation des tâches, sont des questions identitaires, des questions de subjectivation qui constituent de formidables tremplins. Cela est vrai à l'échelle individuelle mais également au niveau des groupes. Je pense, par exemple, aux passionnantes réunions où les professionnels d'un service qui s'informatise s'interrogent sur ce qu'ils vont faire de cette informatisation. Ils se trouvent confrontés à des questions identitaires : que font-ils ? Comment ? Que vient bousculer, modifier, métamorphoser la technologie ? Comme psychologue clinicien, j'ai assisté avec délice et curiosité à ces métamorphoses collectives à l'hôpital dans un service de pédiatrie et de maternité. Une véritable clinique des usages *in vivo* !

Jean-Luc Rinaudo : *On est donc passé d'une époque où les universitaires devaient louer du temps-machine pour le traitement des données, par exemple, à une époque où chacun avait une machine pour soi.*

Sylvain Missonnier : Dans les années 93-, 94, c'est pour moi une étape importante, au moment où personnellement je découvrais les premières connexions Internet, Emmanuelle Missonnier lançait alors la revue *Carnet Psy*. J'avais l'intuition que les sites Internet allaient se généraliser et je me suis convaincu très vite que la revue devait avoir un site (www.carnetpsy.com). J'ai passé deux années passionnantes de bricolage, au sens de De Certeau, et de rencontres humaines avec des personnes détentrices de savoir-faire pointu et rare, d'une connaissance experte et d'un plaisir de partager et de distribuer. Internet a pu apparaître comme pouvant prendre le relais de certaines idéologies utopistes qui portaient l'idée qu'à plusieurs on est plus fort, que la somme vaut plus que l'addition stricte des parties. Ainsi, en 1996, *Carnet Psy* a été la première revue francophone de psychologie ayant un site qui ne devait pas être, dans notre idée, un miroir fidèle de la revue, ce qui n'aurait pas eu d'intérêt, mais devait favoriser l'interactivité entre les internautes. Il faut dire au passage que le concept d'interaction dans la théorie générale des systèmes était la colonne vertébrale de toute la bébologie naissante. Ainsi, on mettait en ligne une interview de l'auteur d'un livre, que nous appelions une « cyberscopie », et on invitait des internautes à interagir avec lui, même si parfois je devais supplier les amis de se connecter car notre terreur était que personne ne pose de question alors que l'invité était là, fier de participer à l'histoire de la

technologie. À cette époque, réaliser un forum sur une page Internet précise était une prouesse technique. Même si cela n'a jamais rencontré le succès escompté, il y avait l'idée que ce formidable outil permettait d'envisager un dialogue sans que l'on ait besoin de se rendre physiquement à un séminaire, de chez soi, un outil qui permettait de s'affranchir de la distance.

Jean-Luc Rinaudo : *C'est également l'idée que l'on est tous connectés les uns aux autres.*

Sylvain Missonnier : Tout à fait. Force est de constater qu'à l'époque, la communauté des psys, c'est-à-dire psychiatres, psychologues et tous les professionnels du soin qui s'intéressaient à la psychopathologie, y compris en sciences de l'éducation, comportaient beaucoup de frileux qui émettaient des invectives critiques assez redoutables et portaient des jugements lapidaires et définitifs, par exemple, qu'avec les jeux vidéo on se trouvait nécessairement face à une sorte de barbarie aliénante. Les pionniers dans la sphère hexagonale se comptaient sur les doigts de deux mains. La pensée clinique des usages du numérique oscillait le plus souvent entre dénonciation outrancière des technophobes et émerveillement naïf des technophiles.

Jean-Luc Rinaudo : *C'est ce que tu décris dans la préface de l'ouvrage qu'a dirigé Marion Haza sur les médiations numériques via les transferts qu'autorisent les jeux vidéo.*

Sylvain Missonnier : Tout à fait. Ce que j'ai défendu à l'époque et qui allait aboutir par la suite à la défense plus argumentée d'une véritable psycho(patho)logie du virtuel quotidien, s'origine dans le fait que l'environnement numérique est une composante si intrinsèque à la vie quotidienne de la plupart des citoyens, même si je n'ignore pas, au niveau national ou mondial, la fracture numérique. Un psychologue qui vient inviter dans son cadre psychothérapeutique un sujet à déployer une réflexivité sur ses propres représentations et amplifier son travail de subjectivation ne peut donc pas ignorer, scotomiser cette partie de plus en plus importante et investie par les sujets.

Nous avons organisé des manifestations scientifiques, publié des articles, demandé à quelques sommités de dire leur intérêt pour l'informatique, comme par exemple Serge Lebovivi qui passait, tous les matins, deux heures avec son ordinateur et qui avait accepté d'écrire un billet d'humeur dans un dossier intitulé « Internet et santé mentale » (*Carnet/PSY* n° 19).

À l'époque, j'étais invité par des pédiatres ou des pédopsychiatres à présenter ces idées, dans les dernières années du XXe siècle, où je construisais une typologie des jeux vidéo en montrant comment ils s'inséraient dans une histoire du jeu et comment on pouvait tisser un lien entre mythologie grecque et latine, contes et légendes et jeux vidéo actuels. Or, très rapidement, je me trouvais, le plus souvent, confronté à une atmosphère de polémique alors que je pensais pouvoir apporter un débat,

c'est-à-dire ce que l'on peut souhaiter entre humains où chacun a le respect de l'opinion de l'autre. Tandis que, dans une polémique, on se trouve aux prises avec une volonté destructrice, consciente ou inconsciente, à l'égard de celui qui n'est pas d'accord avec soi. Cette atmosphère détestable entre les « pros » et les « antis » venait empêcher les transformations qu'auraient dû permettre les vertus du débat où chacun repart avec une position un petit peu décalée par rapport à sa position initiale. Heureusement, cela ne me décourageait pas. Cette passion omniprésente qui empêche le débat est une des difficultés des sciences sociales et de la pensée de façon générale, au sujet du rapport au numérique, car on tombe assez rapidement dans la caricature au profit du pour ou du contre en s'éloignant de la pensée complexe.

Jean-Luc Rinaudo : *C'est encore vrai aujourd'hui.*

Sylvain Missonnier : C'est encore vrai aujourd'hui. Il y a dix ou vingt ans, on avait peu de recherches sur le sujet en France. Elles commencent à être plus nombreuses, mais les lectures passionnelles et les simplifications persistent. Je pense que c'est une composante que nous avons à affronter sur les numérisations.

Jean-Luc Rinaudo : *Peut-être aussi que cela provient du fait que les premières recherches ont porté sur les pratiques de pionniers, persuadés de l'intérêt du numérique dans leur pratique professionnelle et qui, par un investissement important, faisaient en sorte que cela fonctionne. Les résultats des recherches se limitaient souvent à une forme de preuve de ce bon fonctionnement. Alors que les travaux aujourd'hui ne vont plus dans le sens de montrer les bénéfices de tel ou tel outil, mis en œuvre par les pionniers, mais s'attachent à comprendre le virtuel quotidien.*

Sylvain Missonnier : Tu as tout à fait raison. Il est vrai aussi qu'il existe une forme d'idéalisation des pionniers. Le dialogue le plus intéressant me semble être celui qui a eu lieu, à travers leurs publications, entre Sherry Turkle et Michael Civan. D'un côté, Turkle, anthropologue se référant à la psychanalyse, dans un grand laboratoire de renom au MIT à Boston, s'inspire, dans ses premiers écrits, des travaux de Winnicott pour affirmer que l'espace de la toile est un espace de transitionnalité. De l'autre, Civan, qui intervient beaucoup en entreprises, publie un livre que je me suis efforcé de faire traduire en français, *Psychanalyse du net* (Hachette, 2003), dans lequel il met en lumière les potentialités positives et négatives de tous ces outils numériques, quittant l'*a priori* triomphant et idéalisant. Ce qui me semble intéressant, c'est le fait que Civan nous amène à nous questionner au cas par cas, dans une perspective clinique et écologique, sur les effets des outils numériques et leur environnement et non plus à les considérer de façon naïve, en réaction aux septiques, avec un excès de confiance sur la transitionnalité.

Jean-Luc Rinaudo : *Dans ta réflexion sur le numérique, ton travail de psychologue en périnatalité est important.*

Sylvain Missonnier : Quand j'ai commencé à travailler comme psychologue en maternité, mon activité, comme celle de mes collègues, était pratiquement toute entièrement située en post-partum, *après* la naissance. Vingt ou trente ans plus tard, cela s'est inversé et c'est l'activité anténatale qui est la plus importante. L'échographie obstétricale est un des outils prépondérant du diagnostic anténatal. Je retrouvais tout ce que j'avais esquissé dans les rapports du sujet aux outils numériques, dans le discours des échographistes, de manière exacerbée, et dans le discours des usagers de la rencontre échographique. On parlait à l'époque de rencontre. On dirait aujourd'hui probablement que la situation échographique est une situation de médiation : des devenant-parents et un soignant confirmé sont réunis autour d'un écran et d'une image. La réalité virtuelle de l'enfant à naître est doublement travaillée, d'un côté par les parents dans leur désir de rencontre avec l'enfant à naître et, de l'autre, un professionnel qui est dans la recherche d'éventuelles malformations. D'ailleurs, pour le praticien, cette quête d'une anomalie justifie sa pratique. C'est ce que Luc Gourand, échographiste rare enrichi d'un parcours analytique, nomme le « malentendu fondamental » (dans Soulé, 2011). Cette réalité virtuelle présente un double visage : l'actualisation d'une rencontre avec l'enfant à naître ou une possible voie d'entrée dans une tragédie. Ce que j'avais développé sur le rapport à l'outil m'a aidé dans le travail avec les échographistes, notamment lors d'un groupe Balint avec eux que j'animais. La façon dont l'échographiste se positionne par rapport à son outil, comme le dinandier que nous évoquons en début d'entretien, permet (ou non !) d'envisager le traitement le plus humaniste possible de cette situation redoutable : l'annonce aux parents d'une malformation du fœtus. Ce qui motivait ce groupe Balint est l'idée que tant que l'échographiste n'a pas exprimé ce que personnellement, subjectivement il se représentait de l'exercice de l'outil, il était illusoire de penser qu'il pourrait être empathique avec les parents et peine perdue d'imaginer avec lui de fabriquer des rituels échographiques les plus humanistes possibles, les plus ajustés possibles à l'égard des parents. Si un soignant n'a pas un espace d'extension de ses propres pulsions, de ses propres ressentis émotionnels, on ne peut pas lui demander d'accueillir ceux des autres.

Jean-Luc Rinaudo : *Cela vaut d'ailleurs pour les soignants et aussi pour tous ceux qui exercent un métier du lien.*

Sylvain Missonnier : Tout à fait. Éducateurs, soignants, formateurs, enseignants... Grâce à la richesse du dialogue qui s'est instauré avec les praticiens de l'échographie et à la conviction qu'ils avaient beaucoup à nous apporter, une psychologie de l'échographie est apparue. À l'instar de ce que l'on peut observer avec la réalité virtuelle de l'échographie, on peut également l'observer dans le rapport de l'humain à la réalité virtuelle et aux

outils numériques en général, notamment avec un regard de psychanalyste. Ce qu'un adolescent ou un adulte va exprimer à l'égard de son avatar et de son insertion dans des jeux vidéo a un rapport avec ce que l'on nomme en psychanalyse *l'archaïque*, un socle anthropologique où l'on se situe ontologiquement davantage sur le registre de l'être plutôt que sur celui de l'avoir. Ainsi, il me semble que pour un psychothérapeute ou pour un chercheur en sciences humaines, recueillir le discours d'un sujet sur son investissement dans la réalité virtuelle est précieux, car si j'ose le formuler ainsi, les papillons de l'inconscient sont en plus grand nombre dans ces zones-là que dans d'autres, même s'il faut valider cette affirmation au cas par cas et ne pas lui garder le caractère de généralité que semble lui donner cette formulation. Cela est sans doute dû au fait qu'on se trouve, dans ces espaces, devant une libération des conflits qui vont pouvoir se déployer projectivement plus facilement dans les zones de réalité virtuelles que dans d'autres. On peut facilement le vérifier avec des parents devant une échographie. C'est sans doute plus difficile avec un adolescent face à son avatar dans un jeu vidéo. Mais je crois qu'on est devant une question d'ordre profondément identitaire, c'est-à-dire en rapport avec la situation anthropologique fondamentale, au sens de Laplanche, d'un être vulnérable à ses débuts, qui trouve potentiellement appui dans l'environnement que constituent les adultes, les gardes du corps, comme j'aime à les nommer, dans la façon dont ils l'entourent et prennent soin de lui. On retrouve dans les espaces numériques ce rapport, non pas d'une répétition de cette situation anthropologique fondamentale, mais plutôt une forme de *commémoration* de ces temps premiers. Je défends l'idée que ce qui se joue dans la métamorphose du devenir parent, notamment cette transparence psychique qui réactualise, de façon rétrospective et prospective, des crises antérieures sur les plans individuel et générationnel, se retrouve à plusieurs moments de la vie : lors de la métamorphose pubertaire, la crise du milieu de vie, le vieillissement, la maladie, etc. On pourrait finalement parler d'une véritable ligne de développement des successives métamorphoses qui ponctuent la vie. Ce qu'on retrouve à chaque métamorphose, c'est cette mise en crise du potentiel, le virtuel d'un humain qui, dans le meilleur des cas, aboutit à un nouvel équilibre plus mature que les précédents et, pour le pire, cela donne lieu quelquefois à des dysharmonies qui débouchent sur des déséquilibres, des défaillances, qui mettent en avant la désorganisation et le négatif.

Jean-Luc Rinaudo : *On pourrait ajouter à la liste des métamorphoses que tu évoques la crise des débuts professionnels.*

Sylvain Missonnier : Bien sûr, cette mue a aussi un rapport avec les processus de séparation et d'individualisation. C'est la possible actualisation d'un potentiel. On pourrait dire que le virtuel humain fondamental, c'est la subjectivation, toujours à conquérir, jamais acquise, toujours en travail, avec des issues maturatives et d'autres aliénantes et sources de

dysharmonie. Être sensible à ces périodes de vulnérabilité est une composante fondamentale des pratiques des professionnels dans les métiers du lien. Dans ces zones de croisements, la qualité de l'environnement sera tout à fait essentielle, sans illusion sur le fait que cette virtualité va nécessairement déboucher vers du positif, en particulier dans le domaine du numérique. Au fur et à mesure que j'ai mis cette notion au travail, je l'ai nommée la « relation d'objet virtuelle » avec cette idée que c'est la relation de l'actualisation de son propre virtuel et de son propre travail de subjectivation dont il s'agit.

Jean-Luc Rinaudo : *Ce qui est intéressant avec le numérique, c'est qu'il est à la fois porteur d'une possible subjectivation comme d'un travail de déliaison. Tu as évoqué à propos de l'échographie, le renforcement potentiel des devenant-parents ou, au contraire, avec ce même outil, un effondrement catastrophique.*

Sylvain Missonnier : C'est ce que nous apprend Xanthie Vlachopoulou, de culture grecque, sur le concept le plus générique à ce sujet, le *pharmakon* (en grec ancien φάρμακόν), qui est en philosophie la figure typique de ce que nous tentons de pointer ici. Effectivement, à chaque fois que l'humain se retrouve dans une métamorphose où il est confronté à ce *pharmakon*, il est face à une crise dont l'issue est incertaine. L'éducateur comme le clinicien doivent prendre en compte cette incertitude pour bien repérer comment ces outils viennent mettre le sujet cyniquement face à une commémoration d'une vulnérabilité archaïque et face à la qualité de son environnement.

On glisse de la notion de réalité virtuelle à celle de psycho(patho)logie du virtuel quotidien.

Jean-Luc Rinaudo : *Comment le numérique, dans la façon dont tu l'appréhendes, s'articule-t-il avec une clinique du lien ?*

Sylvain Missonnier : Merci de cette question parce qu'on se trouve là dans le vif de l'actualité. Le terme de clinique du lien me semble tout à fait adéquat et générique. La psychanalyse contemporaine doit être à l'abri d'erreurs du passé. Je ne veux surtout pas paraître donneur de leçons. J'ai beaucoup à dire au sujet de mes propres errances et de mes propres erreurs. La psychanalyse contemporaine doit se démarquer de l'oubli du corps. C'est tout à fait cohérent par rapport à la trajectoire que dessine cet entretien dans lequel le rapport à l'outil est prééminent. Il n'y a pas d'ergonomie ni de rapport à l'outil sans une attention privilégiée au corps de l'outillé. Leroi-Gourhan parle de l'outil comme prolongement de la main, comme prolongement du corps propre. On est en présence d'un corps augmenté. L'autre oubli de la psychanalyse classique, c'est ce que j'appelle l'archaïque de l'archaïque. En clinique périnatale, l'archaïque mérite d'être réellement pris en compte, c'est-à-dire là où il y a danger sur la continuité d'être, pour le dire avec Winnicott. Le troisième point, nous entraîne vers une clinique du lien. Je travaille actuellement à un article avec Bernard Golse, pour la revue

In analysis, sur le passage de la relation d'objet à la troisième topique. Si on considère que l'intersubjectivité humaine est la matrice du lien, cela a une étroite convergence avec la relation d'objet virtuelle, l'objet est investi avant d'être perçu et la relation – le lien – est investie avant l'objet. Entre continuité et discontinuité d'être qui caractérise sa précarité et sa dépendance à l'environnement, le bébé est à la recherche de relations. La relation d'objet est une étape ultérieure à l'établissement premier du lien. C'est l'aspiration au lien, l'aspiration au commerce intersubjectif, qui est première. L'aspiration à l'objet est, bien sûr, virtuellement contenue dans l'aspiration au lien, mais reste seconde. On retrouve d'ailleurs cela dans la clinique du coma, comme s'il existait une période de préhistoire de la matrice intersubjective, du lien, qui précède la période historique de la relation d'objet. Les sujets qui n'ont pas bénéficié de ce bain de lien, dans les premiers temps, se trouvent probablement avec des stigmates redoutables. Pour eux, peut-être que la variable de la présence via le numérique va offrir des possibilités rédemptrices ou aliénantes. Lise Haddouk travaille actuellement avec talent pour son HDR sur ces variables sous-estimées jusqu'alors de la *présence*, dans son travail de consultation sur Internet. Comme si, la relation d'objet virtuel permettait de remettre au travail cette présence du lien sur l'objet. Se sentir bien sur un *chat* ou un forum en ligne ou un blog peut, pour bon nombre de psychanalystes, sembler plutôt relever de l'objet partiel que de l'objet total. Je crois que cette altérité « light », qui s'opposerait à des altérités en face à face, est bien ajustée à des personnes pour qui l'altérité frontale avec un être bien déterminé et défenseur de sa propre subjectivation reste plus difficile à manier. Cette altérité « light » d'un autre absent corporellement mais virtuellement présent met en exergue cette idée que l'humain relève d'abord et surtout, anthropologiquement, d'un tissage de liens intersubjectifs.

Jean-Luc Rinaudo : *Tes propos rebondissent avec ce que tu évoquais plus avant, avec les débuts d'Internet et l'utopie d'être tous en lien.*

Sylvain Missonnier : On trouve probablement une forme d'utopie également dans le plaidoyer en faveur de la reconnaissance de cette intersubjectivité primaire. C'est cette utopie que je convoque en utilisant l'adjectif anthropologique, comme si le fondement même de l'humain s'enracinait dans la matrice de lien intersubjectif.

Jean-Luc Rinaudo : *Les formes diverses de présence peuvent convenir pour entrer en relation avec des personnes chez qui le lien ne s'est pas constitué de façon optimale, pourrait-on dire. Dirais-tu qu'à l'inverse, les pionniers retrouvent dans les outils numériques des éléments de ce qu'ils ont vécu sur le versant du lien, dans les premiers moments de leur vie ?*

Sylvain Missonnier : L'hypothèse est attractive en tout cas et mériterait explorations. Ces pionniers commémorent sans doute ces premiers liens à travers leur activité avec les outils numériques et leur donnent une créativité

à la mesure des enjeux. Entre ces deux situations, se situent toutes les possibles variations de la présence. On est passé, pour rester dans le domaine technique, de l'interrupteur (présent/absent) où on était de façon binaire présent ou absent, à une table de mixage avec de multiples possibilités de variance (gradient de présence évalué cliniquement). Cette découverte est probablement une des pépites de la psychanalyse contemporaine indissociable de l'analyse du virtuel quotidien et illustratif de sa fécondité heuristique.

Références bibliographiques

- Civin, M. (2003). *Psychanalyse du net*. Paris : Hachette.
- Gourand, L. (2008). Échographies prénatales. Apprentissage du lien. *Spirale*, 47, 63-74.
- Haddouk, L. (2016). *L'entretien clinique à distance. Manuel de visioconsultation*. Toulouse : Érès.
- Leroi-Gourhan, A. (1998). *Le geste et la parole*. Paris : Albin Michel. (Texte original publié en 1964).
- Missonnier, S. (2009). *Devenir parent, naître humain. La diagonale du virtuel*. Paris : PUF.
- Missonnier, S. et Lisandre, H. (2003). *Le virtuel : la présence de l'absent*. Paris : EDK.
- Searles, H. (1986). *L'environnement non humain*. Paris : Gallimard. (Texte original publié en 1960).
- Soulé, M., Gourand, L., Missonnier, S. et Soubieux, M.J. (2011). *L'échographie de la grossesse. Promesses et vertiges*. Toulouse : Érès.
- Turkle, S. (1984). *Les enfants de l'ordinateur*. Paris : Hachette.
- Vlachopoulou, X. et Missonnier, S. (2015). *Psychologie des écrans*. Paris : PUF.

Pour citer ce texte :

Rinaudo, J.-L. (2019). Entretien avec Sylvain Missonnier. *Cliopsy*, 22, 117-126.